

ΦΧΦΠ

PETITOT O. P.

L'ORAISON ENSEIGNÉE PAR SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

Cette brochure est composée de pages extraites de l'ouvrage du R. P. Petitot :

*Une renaissance spirituelle, sainte Thérèse de Lisieux*  
édité par la Revue des Jeunes.

Librairie du Carmel  
25, rue Madame, Paris VIe  
(place Saint Sulpice)

Édition numérique Salettensis

disponible  
sur

<http://www.scribd.com/doc/64048042>

# I

## La Contemplation délibérément préférée par la Sainte à l'Action

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus a préféré la vie contemplative à la vie active, l'oraison de Marie-Magdeleine aux travaux et à l'agitation de Marthe. Elle a choisi la meilleure part, *optimam partem elegit*. Quelle leçon pour les incroyants, les profanes et pour certains catholiques même, qui déclarent hautement ne pouvoir comprendre la vie contemplative des religieuses cloîtrées. Jamais des esprits éclairés, mais trop utilitaires, trop exclusivement moralistes, recherchant avant tout la vertu naturelle et la sagesse de ce monde, ne comprendront l'éminente utilité de la vie mystique et contemplative dans le christianisme. A les entendre, il ne faudrait dans notre siècle d'action que des religieuses actives, des Sœurs de Charité, des Garde-Malades, des Petites Sœurs des Pauvres, des ecclésiastiques voués à l'apostolat le plus pratique, paroisses, écoles, patronages. Qu'il est rare de rencontrer des hommes estimant autre chose que ce qu'ils font ; que l'amour-propre est injuste et étroit ! La canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est une réponse éclatante et providentielle à cette incompréhension de la vie contemplative.

La sainte la plus estimée, la plus admirée, la plus invoquée au XXe siècle, n'est pas, comme on aurait pu s'y attendre, une religieuse vouée à l'apostolat actif le plus charitable, mais une jeune moniale entrée au Carmel à quinze ans, morte à vingt-quatre, et qui n'a fait que prier, obéir et souffrir. Elle n'a pas soigné les pestiférés, les pauvres, les malades, les vieillards ; elle n'a pas sauvé la France, comme Jeanne d'Arc, elle n'a pas ramené la papauté d'Avignon à Rome, comme sainte Catherine de Sienne ; elle n'a pas accompli d'œuvres éclatantes, et cependant, voici qu'elle exerce dans le monde entier une influence morale incomparable. Après la Vierge Marie, il n'est pas de sainte qui soit aujourd'hui autant invoquée dans la chrétienté que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

La *Voie d'Enfance Spirituelle* non seulement n'exige pas les œuvres, mais elle les exclut même dans une certaine mesure. Nous avons déjà noté<sup>1</sup> trois caractères négatifs de la *Voie d'Enfance* : négation des mortifications surérogatoires et violentes, négation des méthodes complexes de méditation, négation des visions, extases, phénomènes extraordinaires de la vie mystique ; voici le quatrième caractère négatif : la *Voie d'Enfance* est exclusive de la multiplicité, de la sollicitude, de l'empressement dans les œuvres. Ce caractère est d'une importance capitale. On peut affirmer que si la vie intérieure diminue dans les pays chrétiens, dans les paroisses, les Congrégations, les Ordres religieux, c'est en grande partie à cause de la trop grande multiplicité des œuvres, de l'affairement, de l'agitation. C'est là un fait si évident que, pour le nier, il faut être inconscient ou fort intéressé dans la question.

Il est singulièrement instructif de constater que Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus a réagi dès sa jeunesse contre un trop grand attrait vers l'action. Elle se rendit compte qu'il fallait remonter ce courant si puissant et si rapide de l'activité multiple et fiévreuse qui roule tant d'âmes sur la pente de la tiédeur. Elle en eut le courage. N'allons pas nous imaginer en effet que Thérèse jeune fille, avec son teint de lys, était une nature lymphatique, indolente, placide, moutonnière, manquant d'initiative et d'aptitudes pour l'apostolat actif. « Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, nous dit-on, était une âme extrêmement active et énergique sous des dehors doux et gracieux ; elle révélait à tout instant dans ses actes un caractère fortement trempé et une âme virile. » Elle se sentait attirée vers les œuvres ; elle eût volontiers, comme une fille de saint Vincent de Paul, soigné et éduqué les orphelins.

« Les petits enfants, atteste sa sœur Léonie, ravissaient le cœur pur de Thérèse. Je n'oublierai jamais son sourire angélique et les caresses qu'elle leur prodiguait, surtout aux enfants pauvres. La tenue négligée et malpropre de ces enfants ne diminuait en rien les manifestations de son amour pour eux, quoiqu'elle fût elle-même très propre et très soignée dans sa tenue. »

La « conversion » du 25 décembre 1886, qui, soudain, en la nuit de Noël, à l'âge de treize ans, lui avait rendu toute sa force d'âme et l'avait douée d'un mâle courage, n'avait fait qu'accroître encore son attrait pour l'apostolat : « On vit en même temps son âme s'épanouir et s'exercer aux pratiques de zèle et de la

---

<sup>1</sup> Cf. « Vie intégrale de Sainte Thérèse de Lisieux », chapitre I, II et III.

charité. Elle rêvait du salut des âmes et s'employait avec ardeur et générosité à la conversion des pécheurs. » Mais le fait le plus significatif de la lutte que Thérèse jeune fille eut à soutenir contre cette tendance à l'action qui l'eût éloignée de la contemplation, nous est rapporté par sa sœur Céline :

« A quatorze ans, ayant lu quelques pages d'une annale de religieuses missionnaires, elle interrompit bientôt sa lecture et me dit : « Je ne veux pas en prendre connaissance, J'ai déjà un désir si violent d'être missionnaire, que serait-ce alors si je l'avivais encore par le tableau de cet apostolat ! Je veux être Carmélite. » Pourquoi donc Thérèse désirait-elle être Carmélite plutôt que missionnaire, était-ce pour mener une existence moins mouvementée et plus paisible ? Non, mais pour sauver plus d'âmes :

« J'étais devenue, nous dit sa sœur (Céline), la seule confidente de Thérèse. La vie religieuse lui apparut surtout comme un moyen de sauver des âmes. Elle pensa même pour cela se faire religieuse des missions étrangères ; *mais l'espoir de sauver plus d'âmes par la mortification et le sacrifice de soi-même la décida à s'enfermer au Carmel*. La servante de Dieu me confia elle-même le pourquoi de cette détermination : C'était pour souffrir davantage et, par là, gagner plus d'âmes à Jésus. Elle estimait qu'il est plus dur pour la nature de travailler sans voir jamais le fruit de ses labeurs, sans encouragements, sans distraction d'aucune sorte, que le travail pénible entre tous est celui qu'on « entreprend sur soi-même pour arriver à se vaincre. Aussi, cette vie de mort, plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes, c'était celle-là qu'elle voulait embrasser, souhaitant, comme elle le dit elle-même, devenir au plus tôt une prisonnière, afin de donner aux âmes les beautés du ciel. Enfin, en entrant au Carmel, son but tout spécial fut de prier pour les prêtres et de s'immoler pour les besoins de la sainte Église. Elle appelait ce genre d'apostolat, faire le commerce en gros, puisque par la tête, elle atteignait les membres<sup>2</sup>. Aussi déclara-t-elle hautement son intention personnelle dans l'examen canonique qui précéda sa profession : « Je suis venue, dit-elle, pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres. » Cette réponse lui est spéciale. Chacune répond ce qu'elle veut en cette circonstance. »

Cette page que nous avons tenu | citer intégralement nous fait pénétrer Intimement et g fond dans les intentions de Sœur Thérèse. Retenons bien cette vérité énoncée par notre sainte, empruntée d'ailleurs à l'Ecriture :

« Le travail pénible entre tous est celui qu'on entreprend sur soi-même pour arriver à se vaincre. » Retenons aussi l'expression si frappante : « Cette *vie de mort*, plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes. » Ah ! quelle abnégation de soi-même, de toute satisfaction sensible, quelle pureté d'intention, quelle foi dans le surnaturel il faut avoir acquises pour être vraiment persuadé que la vie mortifiée, ascétique et mystique, la vie de mort à ce monde et à ses œuvres, est la plus féconde en fruits de salut ! Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a choisi la vie silencieuse et cloîtrée du Carmel plutôt que la vie de Missionnaire, parce qu'elle croyait de toutes les puissances de son âme que cette vie contemplative et mortifiée était, toutes choses égales d'ailleurs, plus utile à l'Eglise. Quelle leçon, encore une fois, pour les chrétiens, qui en arrivent à ne plus comprendre l'utilité de la vie contemplative.

« Oh ! voyez-vous, disait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à ses novices, penser de belles et saintes choses, faire des livres, écrire des vies de saints, ne vaut pas l'action de répondre immédiatement quand on vous appelle. »

Comme Sœur Thérèse disait vrai ! Oui, penser de belles et saintes choses, les exprimer dans des discours, des conférences, des sermons, composer de beaux et savants livres, des vies de saints, tout cela, si l'on ne se mortifie pas, si l'on ne meurt pas chaque jour davantage au monde et à soi-même, si l'on ne vit pas d'une vie intérieure plus fervente, ne convertit pas l'humanité. La sainte en était si profondément persuadée qu'elle comptait peu sur les œuvres extérieures « Ses œuvres, nous dit-on, Sœur Thérèse n'en faisait aucun cas. » Elle veillait attentivement à modérer l'empressement de ses novices dans leurs emplois. Elle aimait cette parole de l'Imitation : « Laissez ceux qui s'agitent s'agiter tant qu'ils voudront ; pour vous, demeurez en paix. » Et Sœur Geneviève, sa sœur Céline nous fait remarquer très justement :

« Il entraînait encore dans sa petite voie d'abandon de modérer en nous l'empressement dans les

---

<sup>2</sup> Le R. P. Matteo emploie à ce sujet ce mot heureux : elle exerce son apostolat auprès des prêtres parce qu'ils sont des *multiplicateurs*.

*affaires.* »

A une novice qui s'acquittait trop ardemment de battre et de plier les couvertures, elle montrait combien il peut entrer d'amour-propre inconscient dans cette agitation. Bref, Sœur Thérèse enseignait comme un article essentiel de la *Voie d'Enfance* la nécessité du recueillement :

« Vous vous livrez trop à ce que vous faites, nous disait-elle, vous vous tourmentez trop de vos emplois, comme si vous en aviez seules la responsabilité. Vous occupez-vous en ce moment de ce qui se passe dans les autres Carmels ? Si les religieuses sont pressées ou non ? Leurs travaux vous empêchent-ils de prier, de faire oraison ? Eh bien, vous devez vous exiler de même de votre besogne personnelle, y employer consciencieusement le temps prescrit, mais avec dégagement du cœur. »

Sœur Thérèse ne conseillait rien dont elle ne donnât la première l'exemple. Mais sa modération n'était pas toujours parfaitement comprise. Faut-il s'en étonner ? Marthe la première, et devant Jésus lui-même, n'avait-elle pas critiqué l'attitude de Marie-Magdeleine ? Telle Sœur converse, très affairée à la cuisine du couvent, n'appréciait guère l'allure toujours recueillie de Sœur Thérèse : « Regardez-la marcher, elle ne se presse pas ; quand va-t-elle commencer à travailler, elle n'est bonne à rien ! » Ce n'est là qu'un faible écho des critiques que les chrétiens agités, trop absorbée dans les œuvres, adresseront toujours aux mystiques, aux contemplatifs : « Ils ne font rien, ils ne sont bons à rien, quand donc commenceront-ils à travailler ! » Mais la voix du Seigneur, qui est éternelle, leur répondra toujours : « Vous vous troublez vainement et vous vous inquiétez pour trop de choses. »

Saint Jean de la Croix, dont Sœur Thérèse avait si attentivement médité la doctrine, s'était fait cette voix du Seigneur, lorsque dans le *Cantique Spirituel*, il vengeait les âmes Intérieures contre les accusations injustes de ceux qui sont encore pénétrés par l'esprit du monde :

« On traite ces âmes, écrit-il, d'inutiles dans la lutte pour le progrès du bien. La réponse de l'âme aimante à ces accusations est sans réplique... Puisqu'elle possède au vif l'amour de Dieu, que lui importe le reste ! Elle avoue qu'il lui plaît d'être perdue pour le monde et pour elle-même, afin d'appartenir à son Bien-Aimé... Un courage aussi parfait, une décision si nette dans la direction de leur vie, se constate pourtant rarement chez les spirituels. Il en est sans doute beaucoup qui croient suivre une telle ligne de conduite, qui, de bonne foi, se figurent avoir rompu avec le monde, mais pratiquement, cette rupture reste incomplète. Sur certains points, leurs attaches persistent, soit au monde, soit à eux-mêmes, et jamais ils ne parviennent à les rompre. Bien qu'ils agissent par amour pour le Christ, leurs œuvres manquent de ce détachement qui, seul, les rend parfaites. »

L'enseignement de saint Jean de la Croix sur les œuvres et la réserve apportée par le grand docteur mystique, comme d'ailleurs par l'auteur de l'*Imitation* sur l'apostolat multiple, empressé, qui comporte encore « tant d'attaches à soi-même et au monde » et qui, par suite, est d'une efficacité très relative, cet enseignement des maîtres est aussi celui de Sœur Thérèse.

## II Nécessité primordiale de l'oraison

Tout le dernier chapitre de *l'Histoire d'une Ame* pourrait être justement résumé dans une proposition essentielle citée par Sœur Thérèse au courant de sa rédaction : « Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Eglise que toutes les autres œuvres réunies ensemble. » Cette citation audacieuse est empruntée au *Cantique Spirituel* de Saint Jean de la Croix. Nous savons déjà tout ce que la sainte doit au grand docteur mystique. Il ne peut faire de doute qu'elle se soit particulièrement inspirée dans ce chapitre XI des Strophes XXVIII et XXIX du *Cantique Spirituel*. Nous voyons d'ailleurs par ses poésies qu'elle les avait profondément méditées. Elle savait par cœur les vers de la Strophe XXVIII :

Mon âme a mis son activité Et toute sa richesse à son service :  
Je ne suis plus gardienne de troupeau,  
Désormais je n'ai plus qu'un office,  
Car ma seule occupation est d'aimer.

Si on relit le commentaire qui accompagne cette Strophe, on comprendra mieux en quel sens Sœur Thérèse a préféré l'amour aux œuvres. Toute sa vie est la plus magnifique justification de la doctrine de saint Jean de la Croix, le grand docteur mystique avait écrit :

Lorsqu'une âme atteint un certain degré de cet amour solitaire, ce aurait lui faire le plus grand dommage, à elle et à l'Eglise, que de vouloir, ne fût-ce que pour quelques instants, l'occuper à des affaires ou à des œuvres « extérieures » quelle que soit leur importance. En définitive, nous n'avons été créés que pour cet amour. Certains spirituels donnent leur préférence à l'activité et s'imaginent pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures. Et bien, qu'ils réfléchissent à ceci : ils rendraient beaucoup plus de services à l'Eglise, eux-mêmes deviendraient beaucoup plus agréables à Dieu, s'ils employaient ne fût-ce que la moitié du temps qu'ils dépensent ainsi à se tenir en oraison devant Dieu. Car alors, ils feraient certainement plus avec moins de travail, et plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de leur oraison et aux forces spirituelles qui leur en reviendraient. Agir autrement, ce n'est que frapper sur l'enclume, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien et même du mal. Extérieurement, l'activité paraîtra réaliser quelque chose, mais en substance ce sera du néant, tant il est vrai qu'une œuvre n'est bonne qu'avec la vertu de Dieu.

Que la canonisation de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus soit une illustration frappante de cette doctrine spirituelle, comment en douter ? N'est-il pas évident ! qu'on eût causé le plus grand dommage à la petite sainte, à elle et à l'Eglise, en voulant, ne fût-ce que pour quelques instants, l'occuper à des affaires ou à des œuvres extérieures ? N'est-il pas évident qu'elle « a fait plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de son oraison et aux forces spirituelles qu'elle y puise ? » Si nous ne nous trompons, la première, la plus grande, la plus précieuse leçon que présente *l'Histoire d'une Ame*, l'autobiographie de Sœur Thérèse, c'est l'efficacité souveraine d'une œuvre unique, lorsqu'elle est l'expression d'une vie intérieure, toute détachée des biens de ce monde et tout entière vouée à l'oraison, à l'amour de Dieu et du prochain. Que tous ceux qui, suivant les expressions de saint Jean de la Croix :

« donnent leur préférence à l'activité et s'imaginent pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures » réfléchissent bien à cette leçon si éclatante et si opportune donnée à notre siècle d'agitation par la glorification de Sœur Thérèse. Pour rendre de véritables services à l'Eglise, il faut réserver une part importante de notre temps à l'oraison.

Saint Jean de la Croix, avec une assurance surnaturelle, n'a pas reculé devant des expressions bien capables de nous faire trembler. « Agir autrement, affirme-t-il, c'est marquer le pas, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien et même du mal ! » Le saint avait sans doute rencontré des personnes manquant de vie spirituelle, sujettes encore à l'ambition, à la concupiscence, aux vanités du siècle, persuadées néanmoins qu'elles conquerraient le monde par des œuvres extérieures multipliées, mais en réalité, faisant un peu plus ou moins que rien. Tant il est vrai que les mêmes tendances essentielles et les mêmes illusions fondamentales se retrouvent à toutes les époques.

Dom Chautard se demandait naguère pourquoi après ce demi-siècle qui a vu l'éclosion d'œuvres sans nombre, « malgré des résultats en apparence glorieux, nous n'avions pu former une majorité assez profondément chrétienne pour lutter contre l'incrédulité. » Et il signalait comme principale cause ce fait que, manquant de vie intérieure intensive, nous n'avions pu, prêtres, éducateurs, engendrer que des âmes d'une piété de surface, sans idéal puissant et sans convictions fortes. « Professeurs, n'avons-nous pas été plus zélés pour obtenir le succès des diplômes et le prestige de l'œuvre que pour donner aux âmes une très solide instruction religieuse ?... Et cette médiocrité des caractères n'a-t-elle pas eu souvent pour cause la *banalité de notre vie intérieure* ? »

De telles observations, qu'il serait aisé de multiplier autour de soi, nous démontrent clairement qu'une réforme patiente, sage, prudente, doit être opérée dans notre apostolat, dans nos œuvres. L'une des erreurs les plus pernicieuses de nos usages, c'est de nous persuader que nous donnons toute notre mesure, lorsque nous atteignons le maximum de peine et de mouvement. C'est là une illusion servile. La vérité est que notre vie est méritoire, non pas précisément dans la mesure de la peine que nous nous donnons, mais dans la mesure de notre sainteté. Si, par notre faute, nous demeurons impatients, estimant trop le monde, si nous sommes distraits dans la prière, incapables de recueillement et d'oraison, persuadons-nous bien que, « malgré des résultats en apparence glorieux » nous n'exerçons aucune influence religieuse profonde et durable. « *Ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus*, nous aurons suivi des voies laborieuses, et nous aurons ignoré la voie du Seigneur.. »

Nous sommes parvenus au centre de notre enquête sur Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Il n'est donc pas étonnant que nous rencontrions le principe central et comme le nœud de toute son influence et de toute sa mission. Elle a voulu être une sainte, et elle n'a pas voulu l'être à demi. Entrée à quinze ans dans le cloître, elle aurait pu, après les premières années de ferveur, après le noviciat, se relâcher, ne pas tant se gêner. Mais Sœur Thérèse était généreuse, elle ne pouvait se satisfaire de médiocrité. Toute petite, lorsque sa sœur Léonie lui avait offert au choix des rubans dans une corbeille, Thérèse, d'un geste large et magnanime, avait tout emporté.

« Ce trait de mon enfance, écrit-elle, est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y avait de plus parfait, et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot, de choisir entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : Mon Dieu, je choisis tout ! Je ne veux pas être sainte à moitié, cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté, prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez ! »

Une seule âme chrétienne qui se sanctifiera vraiment et atteindra comme Sœur Thérèse à un haut degré de perfection opérera plus de bien dans le monde entier par une seule petite œuvre, par un seul livre, que des âmes tièdes par mille. Lorsque des discours, des œuvres d'apostolat, n'émanent pas d'une âme fervente de sainteté, lorsqu'ils ne sont pas l'expression d'une vie de sacrifices, d'oraison, d'union à Dieu, comme en dépit du bruit qu'ils font et de la peine qu'ils coûtent, ils sont peu efficaces ! Quelle multitude superflue en notre siècle de livres, de discours, d'œuvres ! Et comme tous ceux qui se sont exténués dans cette agitation auraient mieux fait de se reposer en faisant plus grande la part de l'oraison ! Nécessité primordiale de la mortification et de l'oraison, voilà la conclusion qui s'impose pour peu qu'on ait pénétré le secret de l'influence acquise par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Qu'allons-nous donc faire ? Allons-nous abandonner l'action, cesser de prêcher, d'écrire, d'exercer les œuvres spirituelles et corporelles de charité et de miséricorde ? Non, sans doute. Ce n'est pas avec cet absolutisme qu'il faut entreprendre la réforme actuellement nécessaire des habitudes invétérées, des méthodes défectueuses d'apostolat. N'oublions pas que, selon saint Thomas d'Aquin, la forme de vie religieuse qui concilie les vies contemplative et active dans une synthèse harmonieuse est la plus parfaite. « De même, écrit saint Thomas d'Aquin, qu'il est plus parfait d'éclairer les autres que de posséder la lumière pour soi seulement, ainsi est-il plus parfait de communiquer aux autres les vérités contemplées que de les

contempler seulement. » (*Summa Theol* 2a 2ae, quaest. 188, art. 6). Dans un autre passage, important aussi et très suggestif, le saint expose comment un certain degré de vie active, loin d'entraver la contemplation, lui est favorable, parce qu'elle apaise nos appétits naturels, c'est-à-dire nos désirs incoercibles d'exercer nos facultés sensibles et mentales. Nombre de personnes ont besoin d'une œuvre qui satisfasse leur besoin d'action, sinon elles deviennent la proie de l'inquiétude, de l'ennui, du dégoût de la vie.

Il y a donc une synthèse à opérer entre l'action et la contemplation. Lorsque nos œuvres sont si nombreuses, notre action si multiple, si fiévreuse, que notre vie Intérieure en est compromise, nous ne devons pas douter un instant que nous faisons fausse route, que nous sommes dupes des apparences, et qu'en dépit de notre peine, nous exerçons un apostolat très médiocrement spirituel. Alors notre premier et absolu devoir est, pour le salut de notre âme et la gloire de l'Eglise, de modérer notre zèle trop humain, de réduire la multiplicité de nos œuvres et de consacrer une. plus notable partie de notre temps à la prière. Pour être vraiment utiles aux âmes, nous devons avant tout travailler, comme le fit toujours Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, à devenir des saints.

### III La vie d'oraison de Sainte Thérèse de Lisieux

Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a ni adopté, ni créé à son usage, au sens rigoureux du mot, une méthode d'oraison. Qu'on relise son autobiographie, ses lettres, ses poésies, et l'on ne rencontrera aucune page, aucun témoignage qui fasse seulement allusion à une méthode d'oraison. Et ainsi, c'est l'un des caractères les plus significatifs, quoique négatif, de la spiritualité de notre sainte, que cette absence de technique, de règles dans la prière. Sa manière de prier est, elle aussi, une simplification, un retour à la spontanéité, à la liberté des enfants de Dieu. Pour beaucoup d'âmes qui se croyaient astreintes à suivre dans la méditation et l'oraison une méthode rigoureuse, la canonisation de sainte Thérèse est encore une libération, une date dans le développement et l'histoire de la spiritualité chrétienne.

Comme dans toutes les rénovations, qui sont un enrichissement et non une réforme exclusive, c'est en revenant en majeure partie aux origines, aux primitifs moyens de prier, que Sœur Thérèse nous apporte un genre d'oraison mieux adapté à nos aptitudes, à notre état d'esprit, en un mot, à notre mentalité actuelle. Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, chez les ascètes, les Pères de l'Eglise, nous ne remarquons pas de méthode d'oraison proprement dite. Nous avons étudié d'assez près la vie de saint Thomas d'Aquin et ses œuvres, qui sont le résumé, la somme de toute la tradition et de tout l'enseignement chrétien, nous n'y avons pas relevé une méthode raisonnée, rigoureuse, discursive de méditation. Les thomistes et les scolastiques étaient, certes, dans leurs études et leur enseignement, très méthodiques, très classificateurs. Et l'on peut s'étonner à bon droit que ces esprits, d'ailleurs très pieux, n'aient pas cru devoir adopter un ensemble coordonné de règles dans la méditation.

La petite Thérèse avait été très pieuse dans son enfance. Nous la voyons, lorsqu'elle jouait au solitaire avec sa cousine Marie, s'essayer tour à tour à la vie active et à la vie contemplative. On dira : ce n'est là qu'un Jeu. Il est vrai, mais les jeux sont si souvent, révélateurs, chez les enfants, des tendances intimes de leur nature. Voici cependant un trait plus significatif encore : Durant les beaux jours, M. Martin emmenait assez souvent Thérèse avec lui à la pêche. Car M. Martin aimait la pêche et il en envoyait volontiers les produits à telle communauté religieuse. Quelle était l'attitude de Thérèse durant les heures d'attente ?

« Quelquefois, j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne ; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes, et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil, et je rêvais le ciel ! »

La sainte nous avertit elle-même qu'il s'agit ici d'une *réelle oraison*. Cette oraison est une contemplation, non point raisonnée, mais plutôt imaginative, quelque peu sentimentale et lamartinnienne : la mélancolie n'y fait pas défaut avec le sentiment de l'exil sur cette terre. Nous savons que Thérèse était d'une intelligence exceptionnellement précoce, toutefois dans cette intelligence toute spontanée et primesautière, l'intuition domine et prime le raisonnement. Ce n'est pas que Thérèse ne sache demander et donner de bonnes raisons, mais ses raisons les meilleures seront le plus souvent les raisons du cœur.

Vers l'âge de huit ou dix ans, la petite fille [manquent trois paragraphes de la page 20]

« Un jour, à l'Abbaye, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient nos occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre. qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, je *pense*... — Mais à quoi pensez-vous ? me dit en riant la religieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité : enfin, je pense ! » Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une véritable oraison, dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur. »



Dès lors, à l'âge de neuf ans, Thérèse songeait le plus sérieusement du monde à la vie religieuse et contemplative, à la vie du Carmel. Elle se confessait aux grandes fêtes. Elle sortait du confessionnal « contente et légère » ; l'aveu de ses fautes et l'absolution « remplissait d'allégresse tout son petit intérieur. » Un peu plus fard, elle invente d'intuition cette prière de l'oraison qu'on s'interdisait de lui enseigner, un peu comme, dans un ordre bien différent, Pascal, autre enfant de génie, avait inventé les mathématiques. De même que celui-ci se retirait dans sa chambre pour créer la géométrie, de même Thérèse s'enfermait dans une sorte d'alcôve pour s'adonner à l'oraison.

Céline avait fait l'année précédente sa première communion et, depuis, Thérèse n'éprouvait point de plus grand désir que de s'unir à Jésus. Nous voyons dès lors apparaître dans l'âme de la sainte cette dévotion eucharistique qui ira toujours grandissant et qui lui inspirera la pins audacieuse de ses prières. Elle attendait impatiemment, la onzième année, requise alors pour la communion. Elle demanda un jour à sa sœur Marie, en une fête de Noël, si elle ne pourrait se glisser parmi tes fidèles au banc de communion. « Personne ne me verrait, » disait-elle. Son amour pour l'Eucharistie ne voyait rien d'impossible et lui faisait vaincre son extrême timidité. Si on ne l'eût retenue, elle eût couru dans la rue derrière l'évêque de Bayeux, Mgr. Hugonin, pour implorer l'autorisation de faire sans plus de retard sa première Communion. Plus on étudie la doctrine et la vie de Sœur Thérèse et plus on s'étonne de découvrir à quel point elle était en avance sur son temps, et dans le meilleur sens du terme, moderne. C'est en admirant chez la Sainte cet amour précoce de l'Eucharistie et son désir de la Communion fréquente que Pie X s'était écrié : *Opportunissimo, opportunissimo !*

Il faut lire dans *l'Histoire d'une Ame* la ferveur de la préparation de Thérèse à la première Communion, l'élévation de ses sentiments durant la cérémonie. L'action de grâces était une « fusion ». Thérèse répandait des termes abondantes et délicieuses. Par une illumination surnaturelle, elle comprit la communion dans sa signification la plus étendue qui inclue la communion des saints. Par l'union avec Jésus, elle se sent unie avec les défunts, avec les absents : « En recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie... Je ne pleurais pas davantage l'absence de Pauline ; nous étions plus unies que jamais. » Quel commentaire de cette parole de saint Paul aux Corinthiens : « Nous ne sommes plus qu'un seul corps, nous tous qui participons au même calice et au même pain. » Cette action de grâces qui devait désormais se renouveler de plus en plus fréquemment, n'était-elle pas la meilleure des oraisons ? Car l'oraison est-elle autre, chose qu'une sorte de communion avec la pensée, la volonté, l'amour et toute la personne de Jésus ?

L'oraison toute contemplative de Sœur Thérèse est donc bien différente de la méditation discursive, méthodiquement et logiquement ordonnée, avec, préludes, divisions et subdivisions. Le génie tout spontané et intuitif de Sœur Thérèse répugnait aux disciplines trop compassées. Elle était beaucoup moins douée d'esprit géométrique que d'esprit de finesse. « L'histoire et la composition française, nous rapportent ses maîtresses, avaient ses préférences, la grammaire et le calcul lui étaient arides, elle était un peu faible pour l'orthographe. Elle n'avait pas non plus la mémoire des mots, apprenait difficilement par cœur, quoiqu'elle comprit parfaitement et retint le sens des choses. Même dans la prière, et avec toute la docilité dont elle était capable, il lui était très difficile, voire moralement et physiquement impossible, de suivre à la lettre un exercice pieux. Au pensionnat, ses émules ne la comprenaient pas toujours, et l'accusaient d'entendre assez mal la messe. Elle paraissait constamment distraite, on la rappelait à l'ordre, elle revenait à son livre, mais bientôt son âme s'envolait et planait de nouveau dans les hauteurs. Elle avait des *élévations* : « *Ascensiones in corde suo disposuit.* » Mais on ne le sut que plus tard. L'aumônier, M. le chanoine Domin, lui-même l'avoue : « se tenant dans une grande réserve, trouvant exagérée l'opinion qu'on avait de cette enfant, il ne voulait pas entrer dans le concert de louanges et ne croyait pas à sa vertu extraordinaire. » Il rapporte le trait suivant :

« Elle passait pour suivre assez mal la messe le dimanche ; mais ceci exige une explication : on demande généralement aux enfants de suivre les différents points de -la messe en lisant dans leur livre. On le demandait donc à Thérèse, comme aux autres, mais la chère enfant ne le faisait pas... Quand on lui indiquait ce qu'elle devait lire, elle remerciait avec un gracieux sourire, baissait les yeux sur son livre pendant quelques secondes, et bientôt elle relevait la tête comme si elle était distraite. Elle faisait une prière bien meilleure que celle de ses compagnes, en livrant à l'oraison contemplative<sup>3</sup>. »

---

3 La sainte aimait beaucoup l'office divin : « Je puis dire que l'office divin a été à la fois mon bonheur et mon martyre, parce que

Si Thérèse ne pouvait suivre « les points de la messe en lisant dans un livre » comment aurait-elle pu s'astreindre à la méthode de méditation avec préludes, trois points et brefs alinéas ? « Par ce moyen, écrivait saint François de Sales, nous enfermons notre esprit dans le mystère que nous voulons méditer, ne plus ne moins que l'on enferme un oiseau dans une cage. » Mais il est des oiseaux qu'on ne peut enfermer dans des cages, qui y meurent, justement parce qu'ils ont la nostalgie du grand air et des cieux. « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai et je me reposerai ? » Dans l'ordre de la prière comme en matière de mortification, Thérèse de l'Enfant Jésus se montre le modèle et la sainte de toutes les petites âmes en nombre infini qui ne peuvent du tout s'astreindre aux moyens compliqués. Elle recherchait la vie de l'esprit, non les belles formules :

« En dehors de l'Office divin, écrit-elle, que je suis heureuse, quoique bien indigne, de réciter chaque jour, je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières : cela me fait mal à la tête, il y en a tant ! Et puis elles sont toutes plus belles les unes que les autres ! Ne pouvant donc les réciter toutes, et ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. »

Sœur Thérèse dans sa jeunesse avait beaucoup aimé les livres. Elle aurait eu l'intelligence avide et curieuse. Mais elle mortifia sa curiosité et elle devint aussi peu livresque que possible. C'est un indice parmi tant d'autres d'un génie tout d'invention et de création. L'une de ses sœurs nous conte ce petit épisode charmant et très significatif :

« Un jour que nous nous trouvions devant une bibliothèque, elle me dit avec sa gaîté habituelle ; Oh ! que je serais marrie d'avoir lu tous ces livres là ! Je me serais cassé la tête, j'aurais perdu un temps précieux que j'ai employé simplement à aimer le bon Dieu ! »

Cette répartie, exprimée sur un ton plaisant et gracieux, était l'expression d'une conviction raisonnée, acquise par l'expérience et la réflexion. La preuve en est que la sainte écrivait dans le même sens à l'un des missionnaires auxquels sa vie avait été spécialement dédiée :

« parfois lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur... Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste. » Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures ! Car s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement je n'y entrerais jamais... »

Parmi les petites âmes qui liront les déclarations précédentes dans la Vie de la sainte, on peut présumer, sans jugement téméraire, qu'il s'en trouvera un certain nombre pour conclure à l'inutilité de tous les traités mystiques. Comme il faut être prudent lorsqu'on interprète les paroles de la sainte ! Elle n'a critiqué que les traités « où la perfection est montrée à travers mille entraves » et elle s'est bien gardée de mépriser les beaux livres divins.

Les traités mystiques de saint Jean de la Croix pourraient sans doute être catalogués par maintes petites âmes parmi « ces beaux livres qu'on ne peut comprendre. » Le saint n'a-t-il pas lui-même avoué que : « la matière, bonne en soi et tout à fait nécessaire, présente apparences d'obscurité et n'attirera jamais le grand nombre. » Sœur Thérèse, cependant, avait fait, deux années durant, de ces savants traités, ses livres de chevet : « Ah ! Que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix ! A l'âge de

---

j'avais un grand désir de le réciter sans fautes et que malgré mon application, il m'arrivait d'en faire quelquefois... » Un instant d'inattention lui faisait parfois commettre quelques petites fautes de rubriques. « Je me suis vue par exemple, confiait-elle en ses derniers jours, au moment de dire une antienne de l'office que j'avais bien marquée, bien prévue, et la laisser passer sans ouvrir la bouche par une distraction tout à fait involontaire. »

dix-sept et de dix-huit ans, je n'avais pas d'autre nourriture. » La Maitresse des Novices vient confirmer d'une manière frappante cette confiance de la sainte : « un jour, Je ne sais si elle avait dix-sept ans, elle me parla de certains passages de la mysticité de salut Jean de la Croix avec une intelligence tellement au-dessus de son âge, que j'en restai tout étonnée. » Enfin, l'une de ses novices atteste qu'elle pouvait lui citer de tête des fragments entiers du *Cantique Spirituel* ou de la *Vive Flamme d'Amour*<sup>4</sup>.

De tels témoignages doivent nous rendre très circonspects sur le peu de cas que Sœur Thérèse aurait fait des traités mystiques. Ce qui nous paraît incontestable c'est que, inspirée par un don d'intelligence surnaturel, elle s'assimilait à fond, avec une facilité exceptionnelle, tel livre ou telle doctrine qui répondaient aux besoins de son âme. Elle laissait de côté les commentateurs de second ordre et les auteurs médiocres, guidée par un instinct divin vers les sources les plus profondes et les plus pures de la doctrine spirituelle et de la vie d'oraison.

Elle possédait à fond et savait comme personne l'*Imitation de Jésus-Christ*. Depuis sa jeunesse, elle emportait partout ce petit traité mystique avec elle. Sa tante, quelquefois, pour la taquiner et s'édifier elle-même, ouvrait le livre au hasard et commençait la lecture d'un chapitre, Thérèse l'achevait de mémoire. Les petites âmes qui sauraient ainsi l'*Imitation* par cœur pourraient aisément se passer de livre.

Sœur Thérèse avait aussi lu l'œuvre de sa patronne, sainte Thérèse d'Avila. Mais il est remarquable quelle s'est beaucoup moins appropriée cette œuvre que celle de saint Jean de la Croix. Loin donc que son autobiographie soit, comme on l'a prétendu de parti pris, un plagiat de la vie de la grande sainte, ces deux livres sont tout différents et d'une inspiration très diverse. La petite Sainte de Lisieux n'a pas l'esprit méthodique de sainte Thérèse d'Avila. Elle n'était point du tout portée par son génie à distinguer et à insérer dans le récit même de sa vie quatre degrés d'oraison ; jamais elle n'aurait songé à classer les progrès et les grâces de la vie mystique en sept demeures successives. Nous avons perdu, à raison ou à tort, cette estime des divisions et des catégories, et sainte Thérèse est bien de notre temps, elle est l'une d'entre nous. Ce qui, dans les livres de sainte Thérèse, l'a attirée irrésistiblement, c'est l'amour tendre et fort de la grande mystique pour l'humanité et la passion de Jésus, ainsi que la description de certains états, d'oraison qu'elle avait éprouvés. Malgré cela, on doit reconnaître que Sœur Thérèse a étudié bien davantage saint Jean de la Croix, qui fut et demeura son auteur préféré.

On a cité d'autres traités dont notre Sainte, à diverses époques de sa vie se serait inspirée : Les *Fondements de la vie spirituelle* du P. Surin<sup>5</sup>, *La Piété et la vie intérieure* de Mgr de Ségur. Il conviendrait de ne pas oublier le *Catéchisme* que la sainte, dès son enfance, s'était appliquée à pénétrer aussi parfaitement que possible. Elle écoutait avec une attention passionnée les explications de l'aumônier, M. Domin, lequel l'appelait « son petit docteur ». Elle demandait aussi à ses maîtresses des explications difficiles : « Dans les classes d'instruction religieuse, rapporte l'une d'elles, elle posait constamment des questions dont la profondeur pouvait m'embarrasser. » Elle s'était aussi très particulièrement étudiée durant la retraite de confirmation à comprendre l'enseignement de l'Eglise sur les dons du Saint-Esprit.

Le Pape Pie XI a donc, avec autant de justesse que de précision, résumé toute la formation spirituelle de Sœur Thérèse lorsque, dans son *Homélie*, prononcée au jour de la canonisation, il disait : « Elle avait puisé abondamment dans les leçons du catéchisme la pure doctrine de la foi, celle de l'ascétisme dans le livre d'or de l'*Imitation Jésus-Christ*, celle de la mystique dans les écrits de son père saint Jean de la Croix. Surtout, elle nourrissait son esprit et son cœur de la méditation assidue des saintes Écritures. » A tous les livres, en effet, la sainte préféra l'Évangile et, dans les dernières années de sa vie, elle en fit la nourriture essentielle et presque exclusive de sa vie spirituelle.

« Plus tard, écrit-elle, les auteurs spirituels me laissèrent tous dans l'aridité ; et je suis encore dans cette disposition. Si j'ouvre un livre, même le plus beau, le plus touchant, mon cœur se serre aussitôt et je lis sans pouvoir comprendre ; ou, si je comprends, mon esprit s'arrête sans pouvoir méditer, Dans cette

---

4 Elle me citait de mémoire de longs passages du *Cantique Spirituel* et de la *Vive Flamme* et me disait qu'au moment de ses grandes épreuves cet ouvrage l'avait réconfortée et lui avait fait un bien immense. »

5 Les *Fondements de la vie spirituelle* du P. Surin ne qu'une suite de commentaires sur l'*Imitation* ; ils nous prêchent le détachement des créatures et de soi-même ; à ce double titre, ils devaient particulièrement convenir à Sœur Thérèse.

impuissance, l'Ecriture sainte et *l'Imitation* viennent à mon secours : en elles je trouve une manne cachée, solide et pure. Mais c'est par dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons ; là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes. »

Une lecture, une étude, une méditation constante avaient donné à la Sainte une connaissance du Nouveau Testament telle qu'on n'en rencontre guère de semblable que chez les professeurs ou prédicateurs. « Les saints Evangiles faisaient ses délices, nous assure-t-on ; les passages venaient comme de source à l'appui de ce qu'elle me disait ; c'était à croire qu'elle les savait par cœur. » Nous pourrions apporter bien d'autres témoignages en faveur de cette assertion. D'ailleurs, l'autobiographie de la Sainte manifeste la maîtrise qu'elle avait acquise dans la science des Ecritures. Ne craignons pas d'insister sur ce point, car aujourd'hui la méditation de l'Evangile est trop délaissée.

« Dans les dernières années de sa vie, l'Evangile occupait seul son esprit et nourrissait suffisamment son âme. Tous les autres livres spirituels la laissaient dans l'aridité. Quelle douceur, disait-elle, de n'apprendre plus rien que de la bouche de Jésus ! »

Cette méditation des Evangiles n'était pas, comme on pourrait être tenté de se le persuader, une sorte de rêverie plus ou moins vague, elle était fondée sur l'analyse du sens réel et même littéral. Sœur Thérèse copiait dans sa cellule les passages concordants des Evangiles ou de la Bible, elle s'étonnait, se désolait de rencontrer des interprétations ou traductions divergentes. Si elle l'avait pu, elle aurait appris le grec ou l'hébreu pour lire, disait-elle, les Ecritures dans le texte original.

Le Nouveau Testament fut surtout étudié par la Sainte, mais elle avait pris aussi connaissance de l'Ancien Testament et son génie inspiré la guidant, elle s'était particulièrement assimilé les pages les plus révélatrices du livre divin. Il nous semble extrêmement remarquable que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ait discerné entre tous les passages inspirés de la Bible l'une des prophéties les plus extraordinaires, celle dont on peut dire qu'elle est le point culminant de toute cette chaîne de prophéties qui constituent les livres messianiques. Comment, au milieu d'une nation qui ne rêvait que richesses, dominations territoriales, ambition et gloire temporelles, un prophète tel qu'Isaïe a-t-il pu prophétiser que le Messie promis à Israël serait l'homme le plus méprisé de son peuple ? Cette conception de la grandeur suprême dans l'abjection est une vue de génie Incomparable, en même temps qu'une révélation éminemment surnaturelle.

« Le serviteur de Dieu, celui qui prospérera, grandira et sera souverainement élevé et exalté, doit tout d'abord être défiguré ; il n'aura ni forme ni beauté pour attirer tes regards, ni apparence pour exciter l'amour. Il sera méprisé comme le dernier des mortels, homme de douleurs et familier de la souffrance ; son visage sera voilé, exposé au mépris et on n'en fera aucun cas. »

Toutefois, à cette conception d'un Messie souffrant, bafoué, le prophète ajoutait celle du Messie rédempteur. Le juste rachèterait par ces douleurs volontairement acceptées les fautes et les crimes de son peuple.

« Nous l'avons considéré comme un homme puni de Dieu, frappé de la lèpre, humilié ; il a porté nos fautes et nos langueurs, il a été éprouvé, il a souffert pour nos iniquités, il a été broyé pour nos crimes, nous avons été sauvés par ses sueurs et son sang. Il s'est offert en hostie, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il s'est laissé tondre comme une brebis, conduire à la mort comme un agneau, et il ne s'est pas plaint. »

Ces deux idées-mères de l'extraordinaire cinquante-troisième chapitre d'Isaïe : que la grandeur surnaturelle doit être recherchée dans l'abjection et que la souffrance morale et physique volontairement acceptée est rédemptrice, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'en est emparée et en a fait les fondements de toute sa vie spirituelle. Nous devons appliquer toute notre attention à cette déclaration de la Sainte elle-même :

« Ces paroles d'Isaïe : Qui a cru à votre parole ?... Il est sans éclat, sans beauté..., ont fait tout le fond

de ma dévotion à la Sainte Face, ou, pour mieux dire, le fond de toute ma piété. »

Au chapitre LIII d'Isaïe que nous avons résumé, elle joignait, a-t-elle dit, le chapitre LX. Nous y rencontrons ces paroles qui durent tant de fois Inspirer et soutenir la Sainte dans sa vie d'hostie volontaire : « Parce que tu as été oublié et dédaigné et que personne ne te recherchait, Je te constituerai en gloire à travers les siècles et tu seras pour les tiens une joie de génération en génération. » Sœur Thérèse qui, dès sa jeunesse, avait l'intuition d'être prédestinée à une gloire mystérieuse, comprit chaque jour mieux que la véritable grandeur devrait être tirée de l'oubli. Dès lors, elle s'ingénia à dérober aux regards de ses sœurs tous ses actes de vertus, et quand il lui arriva d'être mise de côté, dédaignée, elle s'en réjouit. Elle jetait un voile sur tous ses sacrifices, se rappelant que la face du Fils de Dieu avait été méconnue et honnie.

Cette dévotion à la Sainte Face est d'une importance absolument capitale. Par elle, la piété de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est traditionnelle, elle prend ses racines les plus fortes et les plus lointaines, à travers les Evangiles, jusque dans les prophéties les plus vitales de l'Ancien Testament. Et c'est l'une des preuves les plus incontestables que cette spiritualité, cette *Voie d'Enfance* s'étendant à tous les temps, à tous les lieux, est éminemment catholique. On peut le craindre, malheureusement, nombre d'âmes superficielles ne retiendront de la spiritualité de Sœur Thérèse que sa dévotion à l'Enfance de Jésus, oubliant ou négligeant le culte qu'elle avait voué à la Passion, à la Face meurtrie du Messie. Voici cependant une attestation de la propre sœur de la Sainte, Mère Agnès de Jésus, qui devrait nous donner à réfléchir :

« La dévotion à la Sainte Face fut l'attrait spécial de la Servante de Dieu. Quelque tendre que fût sa dévotion à l'Enfant-Jésus, elle ne peut être comparée à celle qu'elle avait pour la Sainte Face. C'est au Carmel, au moment de nos si grandes épreuves relatives à la maladie cérébrale de notre père, qu'elle s'attacha davantage au mystère de la Passion, c'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte Face... On peut voir dans ses principales poésies la part qu'elle donne à sa dévotion préférée. Elle lui dédie un cantique spécial. Elle peint la Sainte Face sur des chasubles, sur des images. Elle compose pour ses novices une consécration à la Sainte Face, une prière pour elle-même, etc... »

Comme on vient de nous l'apprendre, c'est donc volontairement, consciemment, et plus d'une année après son entrée au Carmel, que Sœur Thérèse demanda à ajouter à son nom le titre de la Sainte Face. Au prix de la plus cruelle épreuve morale, elle découvrit tout ce que recèle de mystérieuse et de précieuse doctrine la Face humiliée de Jésus. A cette époque, en effet, le père de Thérèse, M. Martin, victime d'une paralysie progressive, avait dû être soigné dans un établissement spécial. C'est alors qu'elle décide de se consacrer entièrement à la Sainte Face et qu'elle vient demander à la Prieure de porter ce titre, comme si elle voulait désormais devenir la sœur de Véronique, l'épouse de Jésus, à la figure bafouée et ensanglantée.

« La Sainte Face, nous dit-on -encore, était le miroir où Sœur Thérèse voyait l'âme et le Cœur de son Bien-Aimé. Cette Sainte Face fut le livre de méditation où elle puisait la science d'amour. »

« Elle l'avait toujours devant elle dans son livre d'office et dans sa stalle pendant l'oraison. Elle était suspendue aux rideaux de son lit pendant sa maladie ; sa vue l'aida à soutenir son long martyre. »

« C'est dans la méditation à la Sainte Face qu'elle étudia l'humilité. »

Après des témoignages aussi formels, nous ne pouvons douter que la dévotion à la Sainte Face, autant et plus que la dévotion à la Sainte Enfance de Jésus, n'ait été essentielle à la spiritualité de Sœur Thérèse. Comme il y a une dévotion au Sacré Cœur de Jésus, aussi y a-t-il une dévotion très légitime et très recommandable à sa Face Sainte. Par deux fois, Jésus n'a-t-il pas hautement approuvé, de son vivant, cette dévotion? Lorsque sainte Madeleine embauma son visage d'un parfum précieux, pour sa sépulture, il la défendit contre les critiques trop Intéressées de ses disciples. Quelques jours plus tard, il laissait à Véronique l'empreinte miraculeuse de ses traits. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus imitait à la fois Véronique et Madeleine en essuyant par des larmes de compassion la Sainte Face du divin Maître et en l'embaumant par ses actes d'amour. Cette dévotion ne le céda, chez notre Sainte, qu'à la dévotion à l'Eucharistie bien plus importante encore. Disciple de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne concevait pas la vie chrétienne autrement que comme une communion spirituelle constante. Faire de toutes ses

journées, de toute sa vie, une communion à la vie de Jésus, ce fut vraiment le centre de la spiritualité de Sœur Thérèse.

Tous les admirateurs de Sœur Thérèse savent la dévotion, exceptionnelle pour l'époque (1888), qu'elle avait vouée, dès son entrée au Carmel, à l'Eucharistie et à la sainte Communion. Dans sa jeunesse, elle s'était imposée comme règle de conduite de ne jamais demander à son confesseur d'augmenter le nombre de communions permises. Mais au Carmel, elle avait changé complètement d'opinion à ce sujet :

« aujourd'hui, je m'y prendrais d'une autre façon, car je suis bien sûre qu'une âme doit dire à son Directeur l'attrait qu'elle sent à recevoir son Dieu. Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or qu'il descend *chaque jour* du Ciel, mais afin de trouver un autre ciel : le ciel de notre âme, où il prend ses délices. »

Plus elle acquit l'expérience des âmes, et plus elle se déclara ouvertement favorable à la communion fréquente, quotidienne<sup>6</sup>. La plupart des religieux et des religieuses avancées en âge ne se montrent pas d'ordinaire partisans des innovations les plus légitimes. (Mère Marie de Gonzague, autoritaire, très imbue de l'ancien ordre de choses qu'elle considérait comme le sien propre, entravait l'introduction dans sa communauté de la communion quotidienne. Sœur Thérèse en était attristée ; elle disait à sa prieure : « Ma Mère, après ma mort, je vous ferai changer d'avis. » La prédiction se réalisa.

Elle donnait l'exemple de la plus héroïque fidélité à l'Eucharistie : lors même qu'elle se sentait le plus fatiguée, elle se rendait encore à la table de communion. Un matin qu'on lui avait appliqué un grand vésicatoire, elle avait assisté, selon sa coutume, à la messe, et avait communiqué ; après l'action de grâces, sa sœur, Mère Agnès de Jésus, monta la visiter :

« Je la trouvai, écrit-elle, exténuée, assise sur son pauvre petit banc, le dos appuyé à la cloison de planches qui sépare sa cellule de l'oratoire de la Sainte Vierge. Elle répondit à mes observations : « Je n'estime pas que c'est trop souffrir pour gagner une communion. »

Cette fidélité à la communion fréquente est d'autant plus remarquable que la Sainte était éprouvée par la sécheresse durant ses actions de grâces. En ceci, elle est encore le modèle de tant de petites âmes qui communient par devoir, par obéissance, par la foi, sans presque jamais éprouver de consolations. Elle désirait l'Eucharistie comme une nourriture qui fortifie l'âme, comme un aliment nécessaire à la pratique du devoir quotidien. C'était la foi pure, non une piété sentimentale, qui la portait avec une énergie invincible vers Jésus-Hostie :

« Que vous dirais-je, ma Mère, de mes actions de grâces en ce temps-là et toujours ? Il n'y a pas d'instant où je sois moins consolée ! Et n'est-ce pas bien naturel, puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction, mais uniquement pour son plaisir à Lui !... Je me représente mon âme comme un terrain libre et je demande à la Sainte Vierge d'en ôter les décombres, qui sont les imperfections... Tout cela n'empêche pas les distractions et le sommeil de venir m'importuner ; aussi n'est-il pas rare que je prenne la résolution de continuer mon action de grâces la journée entière, puisque je l'ai si mal faite au chœur.

Cette résolution « *de continuer son action de grâces la journée entière* » est l'une des plus caractéristiques de la vie spirituelle de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Faire de sa journée une action de grâce, une communion, c'est toute l'ambition de notre Sainte. Le désir immense quelle éprouvait de s'unir constamment à Notre-Seigneur et par lui à la Sainte Trinité, la porta à exprimer par écrit, plus de deux ans avant sa mort, le 9 Juin 1895, dans son Acte d'offrande, cette demande : que Jésus demeurât réellement en son cœur comme dans le tabernacle. Ce fut l'une des prières les plus audacieuses de la Sainte, et l'un des rares cas où elle implora instamment une grâce extraordinaire et pour ainsi dire inouïe dans les annales de l'hagiographie :

---

<sup>6</sup> Au Carmel, lisons-nous, elle appelait de ses vœux et de ses prières ardentes une parole du Pape qui libère les âmes de tous les règlements et usages des Communautés empêchant la Communion quotidienne.

« Je sens en mon cœur des désirs immenses, et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah ! je ne puis recevoir la Sainte Communion aussi souvent que je le désire ; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas tout-puissant ? Restez en moi *comme au Tabernacle* ; ne vous éloignez jamais de votre petite hostie<sup>7</sup>. »

Cette demande, consignée dans l'*Acte d'offrande comme victime à l'amour miséricordieux du Bon Dieu*, Sœur Thérèse la portait jour et nuit sur son cœur. Si l'on veut bien considérer que Jésus a favorisé d'autres saintes de grâces insignes : transverbération, échange des cœurs, stigmatisation, ne pourra-t-on admettre que la petite Sainte ait obtenu de quelque manière l'objet de son ardente prière ? Sœur Thérèse, dont on nous assure : « Qu'elle ne doutait de rien quand elle pensait à l'amour tout-puissant, se croyait sans doute exaucée. C'est pourquoi elle écrivait :

Tu vis en moi prisonnier nuit et jour.

Le cœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus était en quelque sorte un tabernacle vivant. Sa vie spirituelle doit surtout être envisagée comme une communion constante à l'âme, à la divinité de Jésus-Christ. A la lettre se sont vérifiées en elle les sublimes paroles de Jésus dans l'Evangile selon saint Jean : « Si quelqu'un m'aime et observe mes commandements, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » Dans les deux dernières années de sa vie, Sœur Thérèse avait atteint à une telle élévation dans la perfection, que Jésus et son Père avec l'Esprit demeuraient réellement en elle.

Envisageant sa vie intérieure comme une communion réelle et continuée à Jésus, au Père, à la Sainte Trinité — car c'est en la fête de la Trinité Sainte qu'elle s'était offerte en hostie d'amour — nous comprendrons mieux comment Sœur Thérèse pourra dire « qu'elle ne passe jamais trois minutes sans penser au Bon Dieu. » A ceux qui se demanderaient comment une telle présence de Dieu à la pensée est possible, nous répondrons avec la Sainte : « Ce n'est pas si difficile, on pense naturellement à quelqu'un que l'on aime. » Nous ne nous étonnerons point qu'on la surprenne en union fervente avec Dieu le Père ; n'est-elle pas un tabernacle vivant ? Une sœur pénètre dans sa cellule, la trouve cousant avec une grande dextérité et cependant visiblement en état d'oraison. « Que faites-vous ? » lui demande-t-elle. Sœur Thérèse répond : « Je médite le *Pater*, c'est si bon de penser et de dire à Dieu qu'il est notre Père. » Si nous nous plaçons à ce point de vue d'une communion mystérieuse et continue avec Jésus, quelle signification pleine, lumineuse, révélatrice, nous présentent ces paroles de la Sainte :

« *Je comprends et je sais par expérience* : que le royaume de Dieu est au-dedans de nous, Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler ; *mais je sais qu'il est en moi*. A chaque instant, il me guide et m'inspire ; j'aperçois juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prières qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée.

La spiritualité de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne saurait donc être mieux comprise que sous l'aspect d'une communion continue. Il s'ensuit qu'elle suppose une *vie d'Oraison*, plus encore qu'une méthode de méditation.

Nous l'avons dit et nous pouvons le répéter, car rien n'est plus important, c'était toute la méthode spirituelle de Sœur Thérèse que de communier en toute circonstances, à la pensée, à l'amour, à l'action de Jésus. Elle s'humiliait devant Notre-Seigneur en songeant qu'elle ne pouvait rien par elle-même ; elle se confiait en lui par l'amour, considérant sa toute-puissance ; elle se maintenait toujours dans cette union même et coopérait à l'œuvre de Jésus, à la sanctification des âmes. Voici un trait de la vie de Sœur Thérèse qui nous dépeint sur le vif comment comprenait la vie d'oraison dans l'union. Elle avait été officieusement chargée à

---

<sup>7</sup> Je suis sûre, atteste Mère Agnès de Jésus, que dans cette prière, elle avait en vue la permanence miraculeuse des saintes Espèces, et non pas uniquement la permanence de l'Influence divine qui se produit, sans miracle, dans les âmes fidèles. D'ailleurs, dans son *Acte d'Offrande*, elle fait appel à ce sujet à la toute-puissance de Jésus-Christ.

vingt ans de la direction spirituelle des novices en des circonstances particulièrement délicates :

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, écrit-elle, je jugeai du premier -coup d'oeil que la tâche dépassait mes forces ; et me plaçant bien vite dans les bras du Bon Dieu... Je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main : et *sans quitter vos bras*, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture... » En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît... Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais appuyée sur mes propres forces, je vous aurais, sans tarder, rendu les armes. »

Que le lecteur veuille bien remarquer et, si possible retenir, ce qu'on peut appeler, en un sens large, la méthode de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : « *Je m'occupai intérieurement et iniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît.* » Cette union, elle la recherche par l'humilité, la défiance de ses propres forces, par l'amour confiant en Jésus. Elle ne se sépare jamais de Jésus, de Jésus enfant et crucifié. C'est là toute sa méthode.

L'une des plus pernicieuses erreurs, commises et entretenues par certaines âmes, c'est de croire que l'on peut, grâce à quelques procédés savants, bien faire une demi-heure de méditation ou d'oraison, alors que, la journée durant, on aura vaqué à de multiples besognes en ne songeant nullement à Notre-Seigneur, en ne demeurant pas uni à lui. En fait, nous constatons que les âmes qui s'extériorisent ainsi deviennent incapables de s'acquitter de leur méditation et finissent par l'abandonner. On peut affirmer, quoique d'une manière apparemment paradoxale, que l'on fera virtuellement oraison toute la journée, ou qu'on ne la fera pas du tout. C'est l'une des marques du génie de saint Ignace que de nous recommander de penser à notre oraison longtemps avant et encore longtemps après, c'est-à-dire la journée entière. Pour bien méditer et faire son oraison, il faut mener une vie méditative, il faut mener une vie d'oraison.

Occupons-nous uniquement de nous unir intérieurement à Dieu, par Notre-Seigneur, sachant que tout le reste nous sera donné par surcroît. N'oublions pas que nous nous unissons de plus en plus au Christ Jésus, ainsi que l'enseigne la *Voie d'Enfance spirituelle*, 1° par de petits sacrifices ; 2° par des actes d'amour constamment renouvelés... En fidèles disciples de la petite vole, de la Voie d'Enfance spirituelle, mortifions-nous, maintenons-nous par des actes d'amour en union constante avec le Dieu du Tabernacle. Il nous suffit dès lors, à l'heure de l'oraison, sans avoir recours à des méthodes compliquées, de nous humilier devant Jésus, pour nous unir plus intimement à lui. Sans doute, il pourra nous être avantageux de nous aider de livres spirituels, saint Jean de la Croix, *l'Imitation*, l'Évangile. Mais faisons en sorte, encore une fois, car c'est le premier et le dernier mot de cette méthode à la fois antique et nouvelle, que notre oraison soit une communion aux vertus, à l'amour, au zèle apostolique et désintéressé de Jésus.

Édition numérique salettensis  
ΦΧΦΠ

disponible  
sur

<http://www.scribd.com/doc/64048042>